

## **Exposé des motifs**

La création du lycée-pilote, nommé dans un premier temps « Neie Lycée », remonte à l'an 2005. Un nom ne lui avait pas été assigné au départ. Il avait plutôt été décidé d'attendre qu'un nom se dégage au fil du temps à travers diverses expériences et considérations, internes et externes. A présent que le lycée s'apprête à emménager dans ses installations définitives situées à Mersch, le moment est venu de lui attribuer un nom officiel.

Le lycée n'a cessé d'attirer des élèves et des parents en provenance de toutes les régions du pays. C'est pourquoi un nom d'envergure nationale a été préféré à un nom d'ordre local.

L'intérêt pour les concepts pédagogiques du lycée dépasse les frontières de notre pays. Le lycée accueille souvent des stagiaires français et allemands et son conseil scientifique se compose de professeurs d'université venant de plusieurs pays d'Europe. De plus, le lycée mise beaucoup sur le multilinguisme caractéristique de notre société, en instaurant dès l'âge de douze ans une pratique étendue des langues étrangères. Autant de raisons pour lesquelles un nom a été recherché tenant de la culture et de l'histoire allemandes et françaises, et pouvant se prévaloir de surcroît d'une dimension européenne.

En raison des travaux de recherche qui leur sont demandés, les élèves du lycée-pilote ont l'expérience des connaissances historiques qui émergent continuellement dans toutes les branches, contribuant à une culture générale étendue. Nombre de ces connaissances ont disparu ces dernières années des programmes nationaux et européens. Les exigences du lycée en matière de recherche et de présentation ont le mérite de rehausser le caractère interdisciplinaire de l'histoire et son rôle primordial dans l'acquisition d'une culture générale et critique. C'est pourquoi l'idée est venue de choisir un personnage historique dont la vie et l'époque sont particulièrement riches et importantes à connaître.

Dans la suite, ces aspects seront développés et d'autres y seront rajoutés, faisant apparaître que le nom de la comtesse Ermesinde sied d'une façon toute particulière à une école connue d'ores et déjà pour ses bons résultats en matière d'orientation et de culture générale, pour la qualité de son encadrement, mais aussi pour son fonctionnement original et pour sa recherche de cohésion sociale à travers la diversité de ses activités.

Il est utile de considérer l'« histoire » d'Ermesinde au niveau de son histoire personnelle, de sa vie mouvementée, marquée par des enjeux culturels et politiques d'une grande variété,

mais aussi et surtout au niveau des valeurs et des qualités qui ont été rattachées à sa personne et à ses actions au fil des siècles et des relectures successives de l'histoire de notre pays.

Ermesinde compte parmi les trois personnages les plus populaires de l'histoire luxembourgeoise, à côté de Sigefroid et de Jean l'Aveugle. Elle est connue pour avoir été à l'origine de l'entité territoriale luxembourgeoise ayant persisté durant six siècles jusqu'à la Révolution belge de 1830.

Pourtant, tout avait mal commencé. A la mort de son père, Henri IV de Namur dit l'Aveugle, en 1196, la petite Ermesinde, âgée de dix ans, se retrouvait pratiquement sans terres. Namur était passé à la maison de Hainaut, alors que les comtés de Luxembourg, Laroche et Durbuy avaient finalement été attribués à Otton de Bourgogne, frère de l'empereur germanique Henri VI (lui-même fils et successeur de Frédéric Barberousse). Cinquante ans plus tard, à sa propre mort, en 1247, son fils Henri V de Luxembourg dit le Blond, hérita non seulement des comtés de Luxembourg, Laroche et Durbuy, mais aussi du marquisat d'Arlon, reliant Luxembourg à Laroche. C'est la raison pour laquelle Ermesinde a pu être qualifiée de « fondatrice du pays de Luxembourg »<sup>1</sup> ou de « deuxième fondatrice du pays » après Sigefroid.<sup>2</sup> La question de savoir si Ermesinde mérite bien cette dénomination a été posée sans complexe ces dernières décennies (e.a. par Michel Pauly, Paul et Michel Margue, Pit Péporté), tant il est clair que la reconquête territoriale était avant tout l'oeuvre de ses deux époux, Thiébaud de Bar et Waléran de Limbourg, qu'elle épousa en 1198 respectivement en 1214, même si, après la mort de Waléran en 1226, elle ne se remaria plus et finit par exercer elle-même le pouvoir aux côtés de son fils Henri V - à partir de 1235, dès que celui-ci fut majeur - jusqu'à sa mort.

#### Petit relevé historiographique

Jusque dans les années soixante, on tenait à attribuer à Ermesinde seule la refondation de notre pays. Dans les années 1930, à l'occasion entre autres de la commémoration de l'affranchissement de la ville d'Echternach (1936) et de l'indépendance nationale (1939), elle apparut comme une des figures les plus importantes au « Panthéon national » (Michel Pauly) et fut comparée à la grande dame de ces temps difficiles, la Grande-Duchesse Charlotte.

C'est un enjeu primordial de l'historiographie : découvrir les associations et les pondérations qui ont été faites à d'autres époques avec compréhension et humilité. « A se familiariser avec d'autres temps, d'autres époques, d'autres civilisations, on prend l'habitude de se méfier des

---

<sup>1</sup> Camille-J. Joset S.J., *Ermesinde Fondatrice du Pays de Luxembourg*, Les Amis de Clairefontaine, Arlon, 1947

<sup>2</sup> P. Jos. Adam, *Ermesinde, Gräfin von Luxemburg*, Heimat und Mission 1/2 1997, p. 3

critères de son temps : ils évolueront comme d'autres ont évolué. » dit Régine Pernoud, la fameuse médiéviste à qui revient le mérite, avec e.a. Marc Bloch, Jacques Le Goff, Fernand Braudel, Jacques Heers, d'avoir renouvelé notre regard sur le Moyen Âge et donc sur notre monde d'aujourd'hui. C'est aussi à ce titre que le nom d'Ermesinde convient bien à une école, dans le sens où il s'agit d'apprendre aux jeunes de considérer qu'en tout temps, aujourd'hui pas moins qu'autrefois, les hommes ont besoin de se reconforter et de se solidariser en se rassemblant autour de références communes.

La Renaissance s'est davantage intéressée à l'Antiquité qu'au Moyen Âge, de sorte que chez l'abbé Bertels par exemple, Ermesinde n'apparaît que très peu sinon par rapport aux circonstances remarquables, pour ne pas dire miraculeuses, de sa naissance. Là encore, il est intéressant de remarquer que l'Histoire est finalement faite d'histoires.<sup>3</sup> « L'histoire ressemble parfois à un roman. » s'exclame Joset en 1947. Le petit livre de Michel Georis, également de 1947 – année du 700<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Ermesinde – en fournit un autre exemple frappant. Son contenu et son style peuvent nous sembler par moments fort éloignés, mais sans doute les générations futures en diront autant de nos productions d'aujourd'hui.

---

<sup>3</sup> D'histoires tissées par les historiographes en fonction des signes politiques d'une époque mais aussi de légendes ou de « petites histoires » plus ou moins véridiques. Dans le cas d'Ermesinde, les premières abondent, comme le montre de façon condensée l'article de Pit Péporté dans les *Lieux de mémoire du Luxembourg* (Edition Saint-Paul, 2007, p. 61-66) - parlant d'un « rattachement progressif d'Ermesinde au culte de Notre-Dame de Luxembourg ainsi qu'à la Grande-Duchesse Charlotte » (pour une analyse détaillée, se rapporter au chapitre « Ermesinde : The connecting link », de Pit Péporté, dans un livre à paraître ; voir [www.brill.nl/constructing-middle-ages](http://www.brill.nl/constructing-middle-ages)). Pour ce qui est des secondes, il est vrai que hélas « aucune chronique ne nous a révélé les anecdotes qui émailleraient une biographie. » et que seulement des « actes juridiques, très secs » nous sont parvenus (Camille-Jean Joset, *Ermesinde*, Les Amis de Clairefontaine, 1947, p. 79). Cela n'a pourtant pas empêché le développement, au cours des siècles, d'un « halo de légende », partant de la naissance miraculeuse, passant par la légende de la fondation de l'abbaye de Clairefontaine, allant jusqu'à un genre de sainteté (ibid. p. 76). Une des plus pittoresques est sans doute la légende numéro 106 des 371 *Luxemburger Sagen und Legenden* recueillies et publiées par Edmond de la Fontaine en 1882 (rééditées en 1989 par les Editions Emile Borschette). Dicks y raconte qu'Agnès de Gueldre, troisième femme du père d'Ermesinde Henri IV l'Aveugle - que celui-ci avait repris, supposément pour raisons politiques, treize ans après l'avoir répudiée quatre ans après leur mariage de 1168, afin d'avoir encore une descendance directe malgré son âge avancé de 72 ans (90 d'après Dicks) – ne serait pas la mère d'Ermesinde. Au lieu d'elle, nulle autre que Mélusine aurait partagé la couche de Henri l'Aveugle (qui, comme le précise Dicks, portait ce nom à cause de sa bravoure, « weil er in allen Gefahren blind zu sein schien »), après l'avoir rajeuni, et aurait enfanté Ermesinde dans le seul dessein de sa propre libération (ayant été engloutie par le rocher du Bock après que Sigefroid eût découvert sa vraie nature). Cette dernière n'advierait en effet qu'à condition qu'elle donnât naissance à dix princes accédant au trône de Luxembourg.

Conformément à l'idéal du bon souverain absolu encore en vigueur au 18<sup>e</sup> siècle, Jean Bertholet, prêtre jésuite et historien, dépeignit Ermesinde comme une figure maternelle, raisonnable et entièrement dévouée à son peuple, à l'instar de l'impératrice Marie-Thérèse, alors régente du duché de Luxembourg. Alors même que Bertholet fut déjà critiqué de son vivant pour ses vues historiques biaisées, l'image qu'il donna d'Ermesinde persiste en quelque sorte jusqu'à nos jours.

Les historiens ont pourtant bien montré entre-temps que les suzerains de l'ordre féodal n'avaient pas grand-chose à voir avec les souverains de l'Ancien Régime et encore moins avec les Etats-nations que nous connaissons aujourd'hui. Régine Pernoud l'affirme clairement :<sup>4</sup> « L'ordre féodal est très différent de l'ordre monastique qui l'a remplacé et auquel a succédé, sous une forme plus centralisée encore, l'ordre étatique qui est actuellement celui des diverses nations européennes ». <sup>5</sup> C'est un argument supplémentaire pour attribuer le nom d'Ermesinde au premier lycée public autonome du Luxembourg. Il ne faut pas oublier en effet que le statut de lycée-pilote qui lui fut d'abord attribué se rapportait à la responsabilité conférée à sa première communauté de se donner un cadre conceptuel et une réglementation propres. Sa création politique fut facilitée à l'époque par les évaluations comparatives internationales menées après l'an 2000 qui plaçaient régulièrement en tête les nations dont les écoles jouissaient d'une grande autonomie. Ainsi le « Neie Lycée » fut créé dès l'abord dans un esprit « local », avec cette exigence fortement participative et rassembleuse de mettre en place des structures autonomes susceptibles de garantir l'évaluation et le développement continuels de ses propres principes et moyens. Une grande responsabilité fut ainsi donnée à une communauté, engageant celle-ci à persister dans la réflexion, la discussion et la négociation. L'existence et le fonctionnement mêmes du lycée reposent sur des relations de confiance et de correspondance entre un ministère et une communauté d'une part, entre cette communauté et ses partenaires de tous les jours, ses élèves et ses parents, d'autre part.

Après la Révolution française, Ermesinde aurait pu être désavouée au même titre que tous ces souverains de jadis qu'on tenait alors en mésestime. Au lieu de cela, Ermesinde fut élevée au rang d'une femme politique d'exception, à l'initiative notamment de Gaspard-Théodore-Ignace de la Fontaine, gouverneur du grand-duché de Luxembourg de 1841 à 1848, père de l'écrivain national Edmond de la Fontaine, dit Dicks. Dans les publications de la Société archéologique, fondée en 1845, le gouverneur attribua à Ermesinde des tendances libérales,

---

<sup>4</sup> *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Editions du Seuil, 1979, p. 56

<sup>5</sup> « Ce ne sont que les légistes tout-puissants à la cour de Philippe le Bel qui allaient faire du suzerain un souverain. » (ibid. p. 66) Voir aussi Raymond Delatouche, *Le Moyen Âge : Pourquoi faire ?*, Editions Stock, 1986, p. 100 : « Le régime féodal opère la décentralisation *maxima*. »



sous prétexte qu'elle eût donné la liberté à la ville de Luxembourg. Il alla jusqu'à en faire la fondatrice lointaine de la bourgeoisie libérale si prônée en ce milieu du 19<sup>e</sup> siècle. C'était naturellement, une fois de plus, sortir les choses de leur contexte. La *libertas* sanctionnée par les chartes concédées aux villes d'Echternach et de Luxembourg en 1236 et 1244 n'avait pas prioritairement de vocation individuelle.<sup>6</sup> Ce fut un privilège (*privilegium libertatis*) qui s'inscrivait dans la logique mutuelle déjà évoquée. Le service de la comtesse consistait à garantir la sécurité (*pax et quies*) et à protéger contre l'arbitraire, moyennant codification des obligations financières.<sup>7</sup> A part de payer leur comtesse, les bourgeois (*burgenses*, par opposition à *cives*) se chargeaient de diverses tâches administratives et juridictionnelles, dont l'effet principal fut de les constituer en communauté.<sup>8</sup>

### Un cas singulier dans l'histoire occidentale : l'auto-développement

Il est de plus en plus nécessaire que nos jeunes apprennent à considérer les acquis de leur temps avec recul et circonspection, y compris les manières et méthodes actuelles d'occuper et d'exploiter le territoire. La concentration urbaine, la désertification des campagnes, mais aussi l'anonymisation et la déshumanisation des relations sociales, l'éclatement des cellules locales et familiales, sont autant de thématiques préoccupantes dont il est urgent que les jeunes s'occupent de manière avertie. Or comment pourraient-ils le faire sans connaître d'autres modèles leur donnant à réfléchir ? La période s'étendant du Xe à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle est une fenêtre dans l'histoire occidentale dont la singularité extrême fut mise en évidence en 1971 par l'économiste italo-américain Roberto Sabbatino Lopez. Dans son fameux ouvrage *The Commercial Revolution of the Middle Ages*, il proclame : « Là, pour la première fois dans l'histoire, une société sous-développée réussit à se développer elle-même, principalement par ses propres moyens. »<sup>9</sup> L'argument majeur avancé par Lopez est que, contrairement par

---

<sup>6</sup> Henri Trauffer, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg*, Publications du CLUDEM, Luxembourg, 1994, p. 233 : « La *libertas* qualifie une qualité accordée à une collectivité, moins une liberté individuelle. »

<sup>7</sup> D'après Henri Trauffer, ces dernières furent d'ailleurs fortement augmentées à l'occasion. (ibid. p. 230) Michel Pauly (dans une émission radiophonique sur 100,7 du 29 mars 1994) suppose que d'un autre côté des obligations en nature ont été abrogées au même moment, sans qu'on sache dire lesquelles.

<sup>8</sup> Voir Michel Pauly, *Der Freiheitsbrief der Stadt Luxemburg : herrschaftlicher Machtanspruch oder bürgerliches Emanzipationsstreben ?*, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg*, Publications du CLUDEM, Luxembourg, 1994, p. 235-253

<sup>9</sup> Cité par Raymond Delatouche dans *Le Moyen Âge Pourquoi faire ?*, p. 67-68

exemple à l’Egypte ancienne, à l’Athènes de Périclès et à l’Empire romain, « le développement médiéval ne doit à peu près rien aux conquêtes : c’est un auto-développement ; il s’est opéré par les propres moyens de la société agissant par elle-même et sur elle-même. » Une des raisons pour lesquelles l’esclavage, qui avait disparu progressivement à partir du IV<sup>e</sup> siècle et qui allait renaître massivement à la Renaissance,<sup>10</sup> n’était plus nécessaire avait été la prolifération des monastères : « L’initiative monastique est une révolution sociale : l’esclavage n’est plus nécessaire au développement. »<sup>11</sup> Il faut saisir en effet que le travail physique, autrefois tare de l’esclave, était devenu une part essentielle de la vie des moines, révévés par tout le monde, alors que ces mêmes moines étaient des gens savants, des lettrés. Ainsi réunissaient-ils en quelque sorte deux mondes et deux populations qui jusque-là étaient foncièrement séparés : le monde rural, l’agriculture, les paysans et le monde culturel, l’élite, les nobles<sup>12</sup>. C’est un exemple important de cohésion sociale : le moine est lettré mais travaille aussi la terre, comme un paysan, sans perdre pour autant son statut social. Au contraire, il en est grandi.

Le travail manuel et en particulier agricole s’en trouvait incroyablement mis en valeur.<sup>13</sup> Avec le succès que nous connaissons et dont nous sommes aujourd’hui très éloignés : « Le Moyen-Âge a laissé la terre incomparablement plus féconde qu’il ne l’avait reçue. »<sup>14</sup> Mais aussi et surtout, alors que nous sommes aujourd’hui en train d’épuiser tous nos sols : « La méthode traditionnelle, variable selon les lieux, n’était pas consommatrice, mais productrice de capital foncier. »<sup>15</sup>

Autant de différences avec l’Europe moderne dont il est crucial et urgent que les jeunes prennent conscience. Dans notre monde occidental qui n’offrira bientôt plus que le secteur tertiaire comme débouché, comment justifier la délocalisation totale du secteur primaire ? Est-ce vrai que le capitalisme est une création de l’inégalité du monde, comme le prétend le

---

<sup>10</sup> Pour la différence entre le *servus* antique, l’esclave, et le *servus* médiéval, le serf, voir Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Seuil, p. 74. Pour l’esclavage à l’antique à la Renaissance, voir Jacques Heers, *Le Moyen Âge : une imposture*, Perrin, p. 163 et Fernand Braudel, *La dynamique du capitalisme*, Flammarion, p. 97

<sup>11</sup> *Le Moyen Âge Pourquoi faire ?*, p. 113

<sup>12</sup> Le recrutement de l’ordre bénédictin était noble.

<sup>13</sup> Voir *Le Moyen Âge Pourquoi faire ?*, p. 199 : « Les établissements cisterciens deviennent des fermes modèles. »

<sup>14</sup> *ibid.* p. 70 ; « en passant d’une superficie sauvage ou abandonnée à deux tiers à un territoire cultivé dans sa totalité cultivable, jardiné pour une bonne part » (p. 117)

<sup>15</sup> *ibid.* p. 86

sociologue américain Immanuel Wallerstein ?<sup>16</sup> Le monde rural est-il vraiment le « grand oublié de notre temps » ?<sup>17</sup> Quel est l'avenir de l'artisanat et des métiers manuels ? Voilà des questions qui certes font l'actualité et apparaissent à présent dans les programmes scolaires, mais comment faire en sorte que les jeunes s'en saisissent et s'engagent à les résoudre, s'ils ne songent qu'à consommer plutôt qu'à mettre la main à la pâte ? Ne faut-il pas pour cela leur donner l'occasion d'expérimenter un monde restreint mais complet comme peut en fournir l'école, à condition de la doter de structures conséquentes ? Ainsi le lycée-pilote est composé de différentes cellules, maisons et entreprises, dont chacune est vouée à exploiter un domaine donné jusqu'à un niveau élevé de développement et de production. Chacun de ces domaines<sup>18</sup> est exploré dans ses dimensions techniques, artisanales, scientifiques, culturelles, historiques, économiques, morales et sociales.

Il n'est plus contesté que l'âge féodal, l'« heureux temps de Saint-Louis », s'étendant de la seconde moitié du Xe siècle à la fin du XIIIe, fut un « âge de grande prospérité et d'un développement incontestable »,<sup>19</sup> marqué par une grande cohésion sociale et une répartition démographique qu'on n'a plus vu aussi équilibrée depuis.<sup>20</sup> On connaît l'expression du moine Raoul Glaber en 1030 : « on dirait que le monde secoue ses haillons pour se parer d'un blanc manteau d'églises ». <sup>21</sup> Se forma en effet un réseau villageois qui ne se modifia plus guère jusqu'à la révolution industrielle du XIXe siècle et qui persiste grosso modo encore aujourd'hui. Le système féodal se distingua par un double devoir de protection et de service entre seigneurs et paysans, entre suzerains et vassaux, soit entre hommes liés par un serment de fidélité. La formation de cellules locales et familiales fortes en fut la conséquence naturelle : « l'homme, pendant tout le Moyen Âge, ne sait vivre seul ». <sup>22</sup> C'est encore une

---

<sup>16</sup> cité par Fernand Braudel dans *La dynamique du capitalisme*, Flammarion, p. 97 : « (...) il lui faut pour se développer, les connivences de l'économie internationale. Il est le fils de l'organisation autoritaire d'un espace de toute évidence démesuré. Il n'aurait pas poussé aussi dru dans un espace économique borné. Il n'aurait peut-être pas poussé du tout sans le recours au travail ancillaire d'autrui. »

<sup>17</sup> Régine Pernoud, dans *Le Moyen Âge Pourquoi faire*, p. 23

<sup>18</sup> cuisine, film, livre, nature et terroir, patrimoine, spectacle.

<sup>19</sup> Régine Pernoud, *Le Moyen Âge Pourquoi faire ?*, p. 55 ; lire aussi p. 12 : « Les quatre siècles qui vont du Xe au début du XIVe offrent un exemple convaincant de développement ; et cela, en exploitant ce qu'on peut appeler les moyens du bord, sans recourir au pillage de biens étrangers, à la conquête, à l'asservissement des autres, uniquement par une complète et méthodique mise en œuvre des ressources locales. »

<sup>20</sup> Voir Raymond Delatouche, *Le Moyen Âge Pourquoi faire ?*, Stock, p. 91

<sup>21</sup> lat. « candidam vestem ». *Candidus* en latin signifie blanc éclatant, mais aussi radieux, heureux, favorable, clair, franc, loyal (Gaffiot).

<sup>22</sup> Claude Gauvard, *Le Moyen Âge*, Editions de la Martinière, p. 10

différence de taille avec le monde d'aujourd'hui où l'indépendance fait parfois figure de valeur suprême. Le lycée-pilote renonce à l'évaluation notée, purement comparative, parce qu'elle risque d'éloigner de la coopération, de la participation et de l'engagement, donc encore une fois de la cohésion sociale.

### L'histoire déformée

Pourtant l'image qu'on voulut donner du Moyen-Âge depuis la Renaissance fut rarement glorieuse et c'est aussi une façon de réhabiliter une époque souvent traitée avec dédain que d'y associer le nom d'une institution consacrée à l'éducation. Nombreuses et persistantes sont les déformations abusives et mensongères qu'on fait subir encore aujourd'hui à ce temps de mille ans obstinément présenté comme un bloc homogène, invariablement sombre, miséreux et archaïque. Malgré les recherches historiques nombreuses et affranchies de ces dernières décennies, il arrive encore que des références sérieuses au Moyen-Âge déclenchent des réactions d'incompréhension, d'incrédulité ou d'embarras. D'un autre côté, les expositions ayant trait au Moyen-Âge attirent les foules partout en Europe et dans le monde entier depuis des années, les cathédrales, les villages médiévaux, les abbayes, les châteaux forts accusent un engouement croissant, leur classement libère des sommes inouïes pour leur conservation, au grand profit des métiers d'art et de la recherche. Il vaut donc la peine de « dépasser le regain d'intérêt touristique et folklorique des ces dernières décennies » (Jacques Heers) et de reconsidérer sérieusement l'époque qui fut à l'origine de notre croissance millénaire, croissance qui se poursuit encore et toujours mais qui a malheureusement et dangereusement perdu beaucoup de l'équilibre de ses débuts.

Afin de mieux comprendre la singularité du temps d'Ermesinde, il convient de relever quelques faits historiques, tout en se débarrassant des confusions les plus grossières.

Du côté du Luxembourg, la fenêtre historique en question s'inscrit à peu près entre la fondation de Luxembourg par Sigefroid en 963 et la fin du règne d'Ermesinde en 1247. Pour ce qui est de la France, cette même période correspond aux Capétiens directs, de Hugues Capet, élu roi des Francs en 987, jusqu'à Louis IX, Saint-Louis, dont le long règne se termina en 1270. En ce qui concerne l'Empire, son début peut être situé en 962, année du sacre d'Othon Ier le Grand, véritable commencement de l'histoire du nouvel empire d'Occident,<sup>23</sup> et sa fin en 1250, année de la mort de Frédéric II, qui marqua la fin du pouvoir

---

<sup>23</sup> Voir *Les dynasties d'Europe*, Bordas, p. 223

impérial effectif en Allemagne et en Italie.<sup>24</sup> Les figures marquantes de l'époque d'Ermesinde furent Philippe-Auguste (au pouvoir de 1180 à 1223) et Saint-Louis (de 1226 à 1270) du côté français, Frédéric Ier Barberousse et Frédéric II du côté de l'Empire germanique.

Cette époque a été remarquablement épargnée par nombre de ces fléaux attribués hâtivement aux « temps médiévaux ». L'essor démographique y a été fulgurant : la population de nos contrées a triplé entre les XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles jusqu'à un niveau qui ne sera plus atteint avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce fut, selon Raymond Delatouche,<sup>25</sup> « une réaction de santé, de vouloir-vivre, passées (...) la décomposition anarchique de l'Etat carolingien » ainsi que les invasions normandes, hongrois et sarrasines. Oui c'était l'époque des croisades, non ce n'était pas encore les famines, d'entre 1315 et 1317, ni la peste noire, de 1348, ni la Guerre de Cent Ans, de 1337 à 1453. C'était avant le roi de fer, souverain et centralisateur, Philippe le Bel, couronnée en 1286. C'était aussi avant les procès de sorcellerie du XIV<sup>e</sup> siècle et bien avant la réapparition de l'esclavage au XVI<sup>e</sup> et les guerres de religion, de 1562 à 1598. Non, le procès de Galilée n'eut pas lieu au Moyen-Âge, mais au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'époque classique, au temps de Descartes, cent ans après la naissance de Montaigne. Non, les œuvres antiques ne furent pas du tout seulement redécouvertes à la Renaissance et les savants arabes ne furent pas les seuls à les traduire. Les auteurs grecs et latins constituaient, depuis la dénommée Renaissance carolingienne, à côté de la chanson de geste et de la « matière de Bretagne », la « matière antique », source d'inspiration majeure des auteurs du Xe au XII<sup>e</sup> siècle. Les Romans de Thèbes et de Troie se répandirent dans toute l'Europe au XII<sup>e</sup>, l'Enéide ne cessa jamais d'être étudiée et connut elle aussi maintes traductions et réinterprétations. *Les Vœux du Paon*, roman en vers de Jacques de Longuyon,<sup>26</sup> firent apparaître les Neuf Preux, dont faisaient partie les trois « païens de l'Antiquité » Hector de Troie, Alexandre le Grand et Jules César. Les épopées grecques et en particulier la légende d'Alexandre le Grand n'avaient jamais disparu de la littérature médiévale.<sup>27</sup> On pourrait continuer encore longuement la liste de toutes les omissions et déformations volontairement installées dans la mémoire collective depuis la Renaissance. Mais comment et pourquoi tous ces efforts d'obscurcissement du Moyen Âge, de Rabelais jusqu'à aujourd'hui ? Jacques Heers avance une explication simple

---

<sup>24</sup> *ibid.* p. 225

<sup>25</sup> *Le Moyen-Âge Pourquoi faire ?*, p. 71

<sup>26</sup> Remarquons au passage que Longuyon est une ville située sur le chemin menant d'Arlon à Marville, où Ermesinde eut son château, quand elle fut marié à Thiébaud de Bar, et où elle habita souvent, sa vie durant.

<sup>27</sup> Voir par exemple *La littérature française – Les grands mouvements littéraires du Moyen Âge*, Librio, 2009 et, plus particulièrement, le chapitre *Le Moyen Âge : l'oubli de l'Antiquité ?* dans *Le Moyen Âge, une imposture*, de Jacques Heers, aux éditions Perrin.

pour le dédain dont faisaient montre les humanistes à l'égard des temps « gothiques » : « Si vous affirmez une renaissance, vous allez mieux convaincre en la greffant sur une décadence. » Mais pourquoi cette dérision dure-t-elle encore aujourd'hui ? Après avoir passé en revue toutes les époques intermédiaires – l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire, la République, l'Etat – Jacques Heers arrive à la conclusion suivante : « De tout temps l'image de la féodalité, système achevé de la dilution des pouvoirs, s'est trouvée entachée » à cause de « la conviction que rien ne peut se faire de grand, de solide et d'équitable sans une forte concentration politico-administrative ». A la fin de son essai, il parle du Moyen-Âge comme d'« un monde que divers procédés d'administration n'ont pas encore broyé dans le même moule ».<sup>28</sup> Régine Pernoud parle d'un « sage empirisme, hors de toute théorie préétablie, imprégnée en revanche d'un respect de l'homme et de son environnement dont nous pouvons aujourd'hui apprécier la nécessité. »,<sup>29</sup> « très loin d'une administration toute-puissante, absorbant toute personnalité originale, représentée par une armée de fonctionnaires anonymes, inamovibles et irresponsables ».<sup>30</sup> Rappelons que les historiens situent la naissance de la démocratie parlementaire britannique, si vantée au siècle des Lumières, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, quand les barons normands, animés par l'esprit de justice féodal, s'opposèrent aux aspirations souveraines de Jean sans Terre<sup>31</sup> et lui firent signer la fameuse *Magna Carta*. Aujourd'hui, Régine Pernoud n'est plus la seule à défendre les vertus d'un traitement plus local des ressources et ses observations à l'encontre des ravages d'un centralisme et d'un autoritarisme excessifs sont presque devenues monnaie courante. Pourtant, les doutes et les critiques, émanant de tous côtés, forts de preuves et d'exemples de plus en plus flagrants, n'ont toujours pas suffi à fléchir une évolution politique et économique dont tout le monde s'accorde à dire qu'elle ne peut plus durer. Les jeunes générations, qu'elles le veuillent ou non, seront bien forcées de trouver des solutions pour lever cette contradiction qui est en train de mettre en péril l'humanité à l'échelle individuelle tout aussi bien qu'à l'échelle sociétale. Au lieu de continuer à investir toute leur énergie dans l'exécution respectivement le détournement de lois et de règlements globaux, elles seront amenées nécessairement à développer des formes de politique et d'économie plus locales. Avoir des connaissances historiques étendues à ce sujet n'en deviendra que plus important.

---

<sup>28</sup> A part Jacques Heers, *Le Moyen Âge : une imposture*, Perrin, 1992, voir aussi Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Editions du Seuil, 1979 et les nombreux articles de Jacques le Goff à ce sujet dont certains sont rassemblés dans *Un long Moyen Âge*, Hachette, 2004.

<sup>29</sup> *Le Moyen Âge Pourquoi faire ?*, p. 59

<sup>30</sup> *ibid.* p. 35-36

<sup>31</sup> Jean sans Terre fut le dernier fils d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri II d'Angleterre. Il fut donc le demi-frère de Marie de Champagne, qui fit l'éducation d'Ermesinde à la cour de Troyes.

## Un marché de formation et de travail équilibré

L'orientation est certainement la mission la plus importante de l'école. Au Luxembourg, comme partout en Europe, elle est devenue plus compliquée et plus incertaine pendant ces dernières décennies. La raison en est l'essor du secteur tertiaire qui a refoulé le secteur secondaire et plus encore le secteur primaire à une vitesse incroyable, menant à un appauvrissement sans précédent de l'offre professionnelle. La différence avec l'époque d'Ermesinde est flagrante : « Le développement se mesure à la prédominance, aujourd'hui, des secteurs secondaire et tertiaire ; il se mesurait autrefois à l'importance du secteur primaire. Les producteurs primaires sont aujourd'hui les pauvres ; ils étaient alors les riches. »<sup>32</sup> La loi du « bon commerce » est aujourd'hui rompue : « Le bon commerce consiste à forcer la production de ce que favorisent les conditions locales – physiques, acquises et humaines –, et à les échanger avec les produits étrangers, favorisés eux-mêmes par leur situation propre. Il enrichit les deux parties. »<sup>33</sup> Qui veut devenir couturier aujourd'hui au Luxembourg est prié d'aller voir à l'étranger et la même chose arrive pour un nombre croissant de métiers qui n'en restent pas moins de première nécessité, mais qui hélas ont été délocalisés vers les pays asiatiques ou vers le Tiers Monde. Quantité de savoir-faire risquent de se perdre à tout jamais. Au niveau de l'orientation, l'appauvrissement des débouchés, en nombre et en qualité, est notoire. Comment répondre à la diversité naturelle des talents par un marché de travail de plus en plus monotone ?

Devant l'évidente nécessité de rediversifier le marché du travail (et celui des loisirs), l'époque d'Ermesinde est une précieuse source d'inspiration. D'après Régine Pernoud, « le Moyen Âge ne connaît pas de fossé entre métiers manuels et professions libérales : on qualifie de maître aussi bien le drapier qui a terminé son apprentissage que l'étudiant en théologie qui a obtenu sa licence d'enseignement. »<sup>34</sup> Hugues de Saint-Victor, dans son fameux *Didascalicon*, parle des « arts » (composant les quatre sciences théorique, pratique, mécanique et logique). Parmi elles, l'agriculture et la fabrication de la laine tiennent le même rang que la mathématique, le raisonnement et le théâtre.<sup>35</sup> Le *Didascalicon* contribua au XIIe siècle à déconstruire les

---

<sup>32</sup> Raymond Delatouche, *Le Moyen Âge Pourquoi faire ?*, p. 199

<sup>33</sup> *ibid.* p. 194

<sup>34</sup> *La lumière du Moyen Âge*, France-Loisirs, p. 128

<sup>35</sup> Ce n'est qu'à la Renaissance qu'on parle de « beaux-arts » et que les arts « utiles » sont déconsidérés. Citons à cet égard Régine Pernoud, parlant de la grande diversité de l'art roman : « Son [le moindre chapiteau roman]

classifications datant de l'Antiquité, qui déconsidéraient les arts mécaniques. C'est une œuvre extrêmement intéressante d'un point de vue pédagogique. L'art de lire y est associé à l'art d'étudier, l'art de vivre et ... à l'amitié, comme l'explique Ivan Illich dans son commentaire admirable du *Didascalicon*.<sup>36</sup> Hugues de Saint-Victor y prône une sorte de déscolarisation des savoirs et un enseignement mutuel : « Tu seras plus savant que tous, si tu consens à apprendre de chacun. Ceux qui reçoivent de tous sont plus riches que chacun. Bref, ne fais bon marché d'aucune science, puisque toute science est bonne. »<sup>37</sup> Sa vision de l'apprentissage est réaliste et empirique : « Toutes les sciences ont été une pratique avant que d'être un art. (...) Avant que n'existât la grammaire, les hommes écrivaient et parlaient. (...) Avant la musique, ils chantaient. Avant la géométrie, ils mesuraient les champs. »<sup>38</sup> Les talents se manifestent à travers l'expérience. Si donc l'école veut servir à tous, il faut qu'elle soit un champ d'expériences aussi large que possible, où tout un chacun puisse trouver sa place – là où ses capacités et intérêts coïncident –, car comme « il n'est donné à personne de tout savoir », « il n'est personne qui n'ait reçu de la nature quelque don particulier ».<sup>39</sup> Encore faut-il que la société ne se ferme pas aux multiples talents de ses citoyens, car elle s'en affaiblirait doublement : non seulement en exploitant mal les forces qu'elle contient mais aussi en produisant une foule de mécontents qu'elle aurait à sa charge, i.e. à entretenir et à divertir. *Didascalica* sont les matières à enseigner, ou encore les « choses de l'école ».<sup>40</sup> Or il faut souhaiter aujourd'hui qu'elles redeviennent aussi diversifiées et surtout aussi équilibrées qu'elles le furent à l'époque d'Ermesinde. A l'école incombe la responsabilité de générer autant que possible la diversité de la société de demain.

C'est une des grandes contradictions de notre époque : malgré des moyens de communication et d'information inouïes, les gens se parlent peu. L'instruction même passe essentiellement par l'écrit. L'évaluation se fait essentiellement en fonction de travaux écrits. L'examen oral reste l'exception. L'oral reste le parent pauvre de l'enseignement des langues, de même que l'art de bien parler, de bien présenter. Or, entre présenter et *se* présenter, il n'y a qu'un pas. Au temps d'Ermesinde, le théâtre était largement pratiqué dans les écoles et à l'université. De

---

caractère fonctionnel, son utilité technique, loin de nuire à la qualité artistique, en sont les supports à peu près obligatoires. » (*Pour en finir avec le Moyen Âge*, Seuil, p. 31)

<sup>36</sup> *Du lisible au visible : La naissance du texte*, dans *Œuvres complètes*, Volume 2, Seuil, p. 573

<sup>37</sup> *Didascalicon*, *L'art de lire*, Hugues de Saint-Victor, Cerf, p. 146. Il s'agit du chapitre 13 du livre III montrant que « le principe de la discipline consiste dans l'humilité ».

<sup>38</sup> *ibid.* p. 89 (I, 11)

<sup>39</sup> *ibid.* p. 146 (III, 13)

<sup>40</sup> *Œuvres complètes*, Ivan Illich, Volume 2, p. 566, note 4



manière générale, on s'instruisait « davantage par l'ouïe que par la lecture. Un rôle de premier plan était dévolu à la parole, au verbe. (...) Une thèse n'était pas un ouvrage imprimé, c'était une discussion. »<sup>41</sup> « L'enseignement universitaire ne consistait plus seulement à faire un cours magistral pour un nombre limité d'étudiants, mais aussi à débattre avec eux, en remettant sans cesse en jeu son autorité intellectuelle. »<sup>42</sup> Tout le patrimoine culturel fut par ailleurs transmis par les trouvères, toute la littérature du Moyen-Âge chantée ou récitée, relevant donc entièrement de la mise en spectacle et de l'expression dramatique. Il n'y eut guère de séparation entre le langage poétique et le langage musical : pas de poésie sans mélodie.<sup>43</sup> Le texte circulait par la voix, la lecture se faisait à voix haute.

Là encore, l'époque d'Ermesinde est représentative d'un équilibre qui ne sera plus jamais rétabli, entre la parole et l'écrit, entre le verbe et le texte. Le triomphe du codex et l'avènement massif du papier y sont pour quelque chose. Dans le passage du rapport sonore au rapport silencieux avec la page, Ivan Illich voit comme une naissance de l'individu : « Dans la page, le lecteur se reconnaîtra lui-même, se met sous son propre regard. »<sup>44</sup> Il en découla peut-être au fil des siècles l'individualisation sans bornes toujours en cours, qu'il serait bien de compenser par un renouveau de la parole et de la relation en général, à commencer par une diversification des relations pédagogiques sous forme par exemple d'un enseignement mutuel lui aussi largement répandu au XIII<sup>e</sup> siècle : « Les maîtres étaient presque toujours secondés par les plus âgés et les mieux formés des étudiants. »<sup>45</sup> Aujourd'hui, les manuels et programmes scolaires, les modes d'évaluation, les niveaux et seuils de progression, tout est prescrit et il ne reste plus guère de raison et de place pour débattre, discuter, délibérer, négocier, tandis qu'au Moyen Âge l'autonomie des maîtres et des étudiants fut totale : « Entièrement dégagés d'obligations envers le pouvoir central, ils s'administrent eux-mêmes, prennent en commun les décisions qui les concernent et gèrent leur trésorerie sans immixtion de l'Etat. »<sup>46</sup> Là encore, il est grand temps de rééquilibrer les choses : entre enseignement et apprentissage, entre autorité et collaboration, entre contrôle et confiance. Si nous voulons que les jeunes prennent leur part de responsabilité dans la société de demain, il ne faut plus que les écoles se limitent à demander de la « consommation ». Il faut au contraire qu'elles deviennent plus exigeantes, qu'elles demandent aux jeunes de

---

<sup>41</sup> Régine Pernoud, *Lumière du Moyen Âge*, France-Loisirs, p. 131

<sup>42</sup> Michel Lemoine, dans l'introduction de *Didascalicon*, Hugues de Saint-Victor, Cerf, p. 9

<sup>43</sup> Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen-Âge*, Seuil, p. 54

<sup>44</sup> Ivan Illich, *Œuvres complètes II*, pp. 582-83 et 586

<sup>45</sup> Régine Pernoud, *Lumière du Moyen Âge*, France-Loisirs, p. 119

<sup>46</sup> *ibid.* p. 122 ; voir aussi p. 130 : « Les cours pouvaient être entièrement gratuits pour les pauvres. »

participer voire de collaborer pleinement à des processus de production, de développement, de gouvernance et d'interaction avec le monde économique.

La cohésion sociale passe aussi par une culture commune. Or il ne faut pas croire que les programmes suffisent à transmettre ce fonds de connaissances et de coutumes qui constituent le ciment d'une société. Il est au contraire indispensable que les jeunes fassent eux-mêmes la découverte et l'expérience de ces connaissances et de ces coutumes. Un moyen efficace d'assurer de manière inhérente cette transmission consiste à demander continuellement aux élèves de s'enseigner mutuellement, afin que chacun soit amené à faire des recherches personnelles dans le but d'en instruire ses collègues. On observe en effet, si différents que soient les sujets d'étude, que les élèves tombent fatalement sur les mêmes fondements historiques et encyclopédiques dans lesquels ils ont précisément intérêt à puiser. Ils s'approprient en particulier, de façon aussi durable qu'implicite et répétitive, les sources littéraires, artistiques, philosophiques et symboliques semblables à celles qui au temps d'Ermesinde, comme le souligne Régine Pernoud dans son tout premier livre (de 1944), se transmettaient par voie orale : « Tout le monde possédait une culture mythologique et légendaire : or les fables et les contes en disent long sur l'histoire de l'humanité, et sur sa nature. (...) On s'instruisait en écoutant, et la parole était d'or. » (*Lumière du Moyen Âge*, France Loisirs, p. 131-132). Grâce aux moyens technologiques modernes, l'information et la recherche sont à la portée de tous. Du coup, l'école peut dans un certain sens accroître ses exigences. Elle peut demander aux élèves de contribuer, d'expliquer et de partager davantage. Des moyens souvent décrits comme solitaires peuvent ainsi faciliter la communication et la socialisation.

### Quelques faits politiques

Un autre équilibre n'est l'affaire que d'un bref instant dans l'histoire de l'Europe, à savoir l'émergence des villes aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, qui ne tarderont pas à supplanter la campagne et la paysannerie. Au temps d'Ermesinde, beaucoup venaient seulement de naître, d'autres, plus anciennes, avaient seulement recommencé de s'étendre. La symbiose avec le pays d'alentour était encore assez directe, la dépendance encore visible et fructueuse. La ville de Luxembourg voyait la création d'un nouveau marché, le *Neimaart*, autour de la chapelle Saint-Nicolas, dédiée au patron des commerçants, située dans la ville supérieure, la *Uewerstad*, près de l'actuel palais grand-ducal (par opposition à la ville basse, le *Fëschmaart*,

autour de l'église Saint-Michel, la *Mechelskierch*).<sup>47</sup> Les bourgeois tentèrent d'y fonder une nouvelle école, bravant le monopole scolaire des Bénédictins de l'abbaye Munster. Partout en Europe, des écoles urbaines surgirent à l'instigation notamment de l'ordre des Dominicains – les frères prêcheurs – fondé en 1220. A Luxembourg, Ermesinde ambitionna de créer un centre politique et économique, capable d'entamer des relations commerciales avec Paris et d'autres grandes villes. En affranchissant la ville, elle mena bel et bien une *Realpolitik* qui n'avait pas forcément grand-chose en commun avec les idéaux libéraux qu'on s'employait au XIXe siècle à lui attribuer. D'après Michel Margue,<sup>48</sup> sous le règne d'Ermesinde, « la ville reprit peu à peu le rôle que les châteaux comtaux avaient joué aux XIe et XIIe siècles ».



Ville de Luxembourg au XIIIe siècle

(dessin de Serge Weis)

Une nouveauté politique marquante a été attribuée à Ermesinde, dès le XIXe siècle, allant jusqu'à lui valoir le titre de « princesse démocrate »,<sup>49</sup> à savoir « l'apparition sur l'échiquier

<sup>47</sup> Michel Pauly, sur 100,7, le 29 mars 1994

<sup>48</sup> Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg, Etudes sur la femme, le pouvoir et la ville au XIIIe siècle, Publications du CLUDEM, Luxembourg, 1994, p. 24

<sup>49</sup> Michel Georis, *Ermesinde de Luxembourg*, Roitelet, 1947, p. 47

politique d'un groupe d'hommes nouveaux, de ministériaux ».<sup>50</sup> Ermesinde s'entoura en effet – comme il apparaît dans le contrat de mariage qu'elle conclut en 1214 avec son deuxième mari Waléran de Limbourg – d'un « conseil » de dix vassaux, les sénéchaux, qui avaient la particularité de ne plus être recrutés dans la noblesse, participant ainsi à ce qui sera considéré plus tard comme la montée de la bourgeoisie. Deux de ces sénéchaux eurent d'ailleurs un rapport direct avec la région de Mersch, où le Lycée Ermesinde s'implantera définitivement début 2012 : Thierry, « pilier du gouvernement d'Ermesinde »<sup>51</sup> fonda vers 1235, non loin de sa maison forte de Mersch, le couvent de Marienthal et appela les Dominicains pour encadrer les religieuses. Evrard, seigneur de Meysembourg, ancien chanoine dominicain, fut celui qui poussa Yolande de Vianden, contre la volonté de sa famille, à se retirer du monde à Marienthal, histoire relatée dans le fameux Codex Mariendalensis, premier témoin écrit de la langue mosellane francique, précurseur du luxembourgeois. L'ouvrage en question, sur parchemin, datant de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, fut d'ailleurs seulement retrouvé en 1999 dans l'ancienne bibliothèque du vieux château d'Ansembourg. Les ministériaux de la comtesse étaient « des hommes bouillonnants, ouverts aux nouveautés, tant dans le domaine politique qu'au plan culturel ».<sup>52</sup> Toujours d'après Michel Margue, ils allaient, pour des raisons de prestige, vers les ordres nouveaux, les Cisterciens, les Franciscains et les Dominicains, et soutenaient le mouvement des femmes pieuses, par contraste avec les abbayes bénédictines anciennes qui, elles, n'acceptaient qu'un recrutement noble. Ermesinde contribua elle-même à ce mouvement par l'incorporation d'une communauté à Bonnevoie dans l'ordre des Cisterciens et évidemment par la fondation de l'abbaye de Clairefontaine.

### Une « grande région » et un grand entourage

Le multilinguisme est assurément une caractéristique nationale majeure et, tout le monde en convient, une richesse à préserver à tout prix même si différents aménagements au niveau de l'enseignement s'imposeront sans doute dans les années à venir. Encore un héritage du temps d'Ermesinde ! La « grande région » ne date pas d'hier. La Lotharingie, « bande de territoire médiane entre Germanie et France », née de la division de l'empire de Charlemagne, qui aurait pu être une terre de dispute – ce qu'elle ne sera qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, sous Richelieu –, fut un territoire de paix grâce « à la sagesse et à la volonté des Capétiens, veillant sur

---

<sup>50</sup> Michel Margue, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg*, Etudes sur la femme, le pouvoir et la ville au XIII<sup>e</sup> siècle, Publications du CLUDEM, Luxembourg, 1994, p. 200

<sup>51</sup> *ibid.* p. 202

<sup>52</sup> *ibid.* p. 201

l'indépendance de la Lorraine ». <sup>53</sup> Or dès le XII<sup>e</sup> siècle, « le Luxembourg opère une percée dans le monde roman et s'ouvre largement à l'influence française. Il devient une principauté bilingue comportant à côté de son *quartier* allemand un *quartier* français ». <sup>54</sup> Ce fut en effet à la mort de Conrad II de Luxembourg en 1136, dernier descendant masculin de Sigefroid, que Luxembourg, en tant que fief d'Empire, retourna à l'empereur Lothaire II, puis à Conrad III, qui décida de l'inféoder à Henri IV de Namur, dit l'Aveugle, cousin du dernier Luxembourgeois Conrad II afin d'empêcher que le comté de Luxembourg passât au comte français Henri de Grandpré, pourtant parent plus proche de Conrad II. Ainsi commença la dynastie de Namur, qui dura de 1136 à 1247, suivie, jusqu'en 1443, de la dynastie de Limbourg, en passant par Henri V, Henri VI, Henri VII, empereur romain germanique, Jean I<sup>er</sup> de Bohême, dit l'Aveugle, roi de Bohême et enfin Charles IV, empereur. La naissance même d'Ermesinde fut le théâtre de tiraillements entre la Germanie et la France, ou plutôt d'appréhensions du côté germanique à l'égard des rois capétiens, qui pourtant ne convoitèrent guère les terres lotharingiennes. <sup>55</sup> Ce fut en l'occurrence l'empereur Frédéric Barberousse qui en 1183, quand Henri IV tomba gravement malade, fut pris d'inquiétude quant à une possible alliance entre l'héritier déclaré de Henri IV, Baudouin V de Hainaut, et le roi de France Philippe-Auguste, gendre de ce dernier. Henri IV, sans descendance après deux mariages, avait promis, en 1163, l'héritage de tous ses biens allodiaux puis, en 1186, de tous ses fiefs dans les comtés de Namur, Durbuy, Laroche et Luxembourg, à sa sœur Alix et à son époux Baudouin IV de Hainaut, père de Baudouin V. A Barberousse de renchérir, s'engageant à élever Baudouin V au rang de prince d'Empire, par l'établissement, à la mort d'Henri IV, d'un grand marquisat de Namur, réunissant en un seul bloc Namur, la Roche, Durbuy et Luxembourg. Ce qui alarma trois voisins de Baudouin V, l'archevêque de Cologne, le duc de Brabant et le comte de Flandre, voyant d'un mauvais œil sa puissance grandissante. Ils se coalisèrent et, après avoir tenté d'envahir le Hainaut, se résolurent à persuader Henri IV de reprendre sa troisième épouse, Agnès de Gueldre, répudiée treize ans auparavant, dans le but d'engendrer un héritier susceptible de ruiner le plan de l'empereur. C'est ainsi que Henri IV devint père, à l'âge de 72 ans, d'une fille à laquelle il donna le nom de sa mère, Ermesinde. Rétractant ses promesses, Henri IV s'attira les foudres de son neveu. Afin de garantir son héritage à Ermesinde, Henri IV s'empressa de fiancer la petite Ermesinde, peu après sa naissance, à Henri II de Champagne, neveu du roi Philippe-Auguste. La réaction de

---

<sup>53</sup> Voir Régine Pernoud, *Le Tour de France médiéval*, Stock, p. 243-248

<sup>54</sup> Jean-Marie Kreins, *Histoire du Luxembourg*, PUF, Que sais-je, p. 23

<sup>55</sup> Philippe-Auguste par exemple en eut l'occasion à Bouvines, après sa victoire contre une coalition anglo-germano-flamande, mais il préféra étendre ses conquêtes vers l'ouest.

l'empereur, en la personne de Henri VI, fils de Barberousse, ne se fit pas attendre. Il ne pouvait tolérer qu'un puissant seigneur français s'emparât de Namur et de Luxembourg et s'empressa d'attribuer Namur sans le Luxembourg au fils de Baudouin V, Philippe le Noble. Quant au Luxembourg, il fut donné à Otton de Bourgogne, frère de Henri VI, qui lui l'inféoda à Thiébaud de Bar. Or ce fut ce dernier qui en 1197 épousa Ermesinde, ce qui lui permit de reconstituer petit à petit, par la guerre et la diplomatie, le territoire dont avait été dépossédé le père d'Ermesinde. C'est ainsi que jusqu'à l'âge de 27 ans, Ermesinde s'imprégna de culture française, d'abord à la cour de Champagne à Troyes, sous l'égide de Marie de France, mère de Henri II et régente du comté de Champagne (suite au départ de son fils en Terre Sainte qui y devint roi de Jérusalem et y mourut en 1297), ensuite sous l'influence de son mari Thiébaud de Bar et de la mère de celui-ci, Agnès de Champagne.<sup>56</sup> Deux femmes jouèrent donc un rôle majeur dans l'éducation d'Ermesinde et toutes deux furent françaises.<sup>57</sup> Toutes deux furent proches parents de rois et de reines. Marie de France<sup>58</sup> n'était nulle autre que la fille du roi de France Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine. Rappelons que cette dernière, après avoir été reine de France, devint reine d'Angleterre en épousant Henri II Plantagenêt.<sup>59</sup> A l'instar de sa mère, Marie de France était une femme de lettres, tout comme sa sœur Alix. D'après Régine Pernoud, « toute une vie culturelle s'épanouit avec elles ».<sup>60</sup> Chrétien de Troyes, grand initiateur des romans de chevalerie travailla sous leur protection. Ainsi ses œuvres majeures *Perceval* ou le conte du Graal tout comme le *Conte de la Charrette* ou Lancelot furent-elles créées à l'époque de la naissance d'Ermesinde. Toute une série de savants, dont Geoffroy de

---

<sup>56</sup> L'influence d'Agnès de Champagne est relevée à plusieurs endroits : Michel Parisse, *Thiébaud, comte de Bar et de Luxembourg* et Michel Margue, *Ermesinde Notice biographique et Questions nouvelles pour une réinterprétation de son règne*, dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg*, CLUDEM, 1994, p. 162 et 168, p. 19 resp. p. 200 ainsi que P. Jos. Adam, *Ermesinde, Gräfin von Luxemburg*, Heimat und Mission 1/2 1997, p. 6

<sup>57</sup> Dans le sens où les cours champenoises et barroises étaient évidemment – administrativement, linguistiquement, politiquement et généalogiquement – « orientées » vers l'ouest. Ainsi la cour de Troyes avait une influence croissante sur le royaume de France (Michel Margue dans *Ermesinde et l'affranchissement de la ville de Luxembourg*, CLUDEM, p. 200).

<sup>58</sup> Parfois nommée Marie de Champagne. A ne pas confondre avec la fameuse poétesse de la même époque Marie de France (1154-1189), première femme écrivain en langue romane, autrice de *Lais* et de *Fables* (dont s'inspira La Fontaine), ayant vécu possiblement à la cour anglaise d'Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine.

<sup>59</sup> Marie de France fut par conséquent la demi-sœur, du côté de sa mère, de Richard Cœur de Lion et de Jean sans Terre (signataire de la *Magna Carta* en 1215).

<sup>60</sup> Georges et Régine Pernoud, *Le Tour de France médiéval*, Stock, p. 248

Villehardouin, le premier chroniqueur de langue française, Joinville, chroniqueur de Saint Louis, s'y ajoutèrent, au point que Régine Pernoud déclara la Champagne et la Lorraine terres de marchands<sup>61</sup> et de poètes. De telles références peuvent contribuer à faire redécouvrir aux jeunes Luxembourgeois la richesse culturelle – et architecturale – d'une région dont l'économie a beaucoup souffert ces dernières décennies, mais qui actuellement redouble d'efforts pour mettre en valeur son considérable patrimoine.

Marie de France fut aussi la demi-sœur, du côté de son père, du roi de France Philippe-Auguste, l'un des monarques les plus étudiés de la France médiévale, dont le règne dura de 1180 à 1223. Celui-ci fut le fils de Louis VII et d'Adèle de Champagne, elle-même sœur d'Agnès de Champagne, mère de Thiébaud Ier de Bar. Ermesinde fut donc fiancée au petit-fils d'un roi de France et d'une reine de France et d'Angleterre, elle fut mariée au cousin d'un autre roi de France et elle compte dans sa descendance des rois et des empereurs. Les enseignements et connaissances qu'on peut tirer de l'étude de sa vie et de son temps aident à prendre la mesure de la richesse inouïe de la double ouverture de la culture luxembourgeoise « vers l'Est et vers l'Ouest ».

C'est aussi à Aliénor d'Aquitaine et à Marie de Champagne que revient l'expansion de la « civilisation courtoise » du Midi vers le Nord de la France. Les troubadours avaient apparu au moment de la première croisade à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Le grand-père d'Aliénor, Guillaume IX fut l'un des premiers. Le petit-fils de Marie de Champagne, Thiébaud IV de Champagne, dit le Chansonnier – celui qui rapporta de la sixième croisade le Chardonnay, cépage à la base du Champagne – perpétua la tradition des trouvères – c'est ainsi que furent appelés les troubadours dans le Nord – à la cour de Saint-Louis. Le trouvère est l'inventeur, celui qui trouve d'autant mieux poésie et musique pour soupirer après sa Dame que celle-ci lui est inaccessible – comme le fut Blanche de Castille, la femme de Louis VIII, à Thiébaud IV ou encore... Guenièvre à Lancelot dans le roman de Chrétien. Les trouvères chantent l'amour, la fidélité, l'honneur, la générosité, la charité, autant de « critères féminins » qui furent de cette façon valorisés et propagés : « Il en résulta affinement des manières, adoucissement des mœurs, une estime renouvelée de toute culture. (...) La femme inspira tout ce qu'évoquait le terme courtoisie tel qu'on l'entendait alors. »<sup>62</sup> Quant à savoir si cela entraînait une promotion de la femme dans la vie de tous les jours, les avis se partagent.<sup>63</sup> Régine Pernoud insiste sur la

---

<sup>61</sup> Pensez aux foires de Champagne.

<sup>62</sup> Régine Pernoud, *Le Moyen Âge Pourquoi faire ?*, p. 47

<sup>63</sup> Georges Duby relève bien l'apparition des valeurs féminines dans la société sans y voir toutefois un reflet d'une amélioration réelle, dans la pratique, de la situation vécue par l'ensemble des femmes, hormis une certaine promotion de la femme aristocratique de par sa participation au jeu courtois qui cependant est un jeu d'hommes,

perte d'autonomie des femmes à la Renaissance, en raison du retour du droit romain, qui va encore être renforcé par le Code civil de Napoléon.<sup>64</sup> Ce qu'il est intéressant de relever au passage, c'est la différenciation des qualités attachées aux deux sexes, par opposition au rapprochement auquel on assiste aujourd'hui. Régine Pernoud y voit un équilibre de plus rompu à l'heure actuelle : « Ainsi se trouve établi un sain équilibre, celui que détruisent les rapports de force. (...) C'est précisément lorsque les rapports de force sont transcendés que peut s'établir un équilibre supérieur. (...) On juge du degré d'une civilisation à sa façon de considérer le problème de la femme. »<sup>65</sup> Le choix d'une femme du Moyen Âge pour la dénomination d'un lycée peut par conséquent se justifier par la prétention de promouvoir certaines de ces qualités d'esprit prêtées aux femmes davantage qu'aux hommes tout aussi bien qu'un droit à la différence qu'on a peut-être tendance à négliger aujourd'hui.

Avant les temps modernes, rien n'était comme il fallait que ce fût, c'est-à-dire comme aux temps antiques. Tel fut bientôt le mot d'ordre après le temps d'Ermesinde. L'invention fut remplacée par l'imitation.<sup>66</sup> Opter aujourd'hui pour le nom d'Ermesinde peut prétendre à réparer un peu du tort qu'on fit des siècles durant aux hommes de son époque. Comme cela peut contribuer à promouvoir certaines valeurs trop longtemps tenues pour superflues, dépassées, archaïques, mais dont nous nous rendons compte aujourd'hui combien elles sont utiles et nécessaires.

## Conclusions

Parmi ces valeurs, la plus haute est certainement la diversité, qu'il faut défendre avec vigueur. Nous avons dit que l'objectif premier de l'école est l'orientation qui consiste à permettre et à exiger que tous les talents se développent et se perfectionnent. Cela ne fait sens bien entendu que si la société est prête et intéressée à les accueillir dans toute leur diversité et leur

---

mené par des hommes, où la femme n'est que l'enjeu (Claudie Duhamel-Amado et Guy Lobrichon, *Georges Duby, L'écriture de l'histoire*, De Boeck, 1996, p. 73).

<sup>64</sup> Dans ses nombreuses publications consacrées au rôle de la femme au Moyen-Âge (p.ex. *La femme au temps des cathédrales*, *La femme au temps des croisades*, *Aliénor d'Aquitaine*, *Hildegard von Bingen*).

<sup>65</sup> *Le Moyen Âge Pourquoi faire ?*, p. 47

<sup>66</sup> « La vision classique, celle qui s'était imposée à l'Occident à peu près uniformément, n'admettait pas d'autre schème, pas d'autre critère que l'Antiquité classique. Encore une fois, on avait posé en principe que la Beauté parfaite avait été atteinte durant le siècle de Périclès et que, par conséquent, plus on approcherait des œuvres de ce temps, mieux on atteindrait la Perfection. (...) Il fallait que tout fût repensé, ordonné, corrigé, selon les lois et les règles qui rendraient conformes. » (Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, p. 20-21)



excellence. Dans une société en auto-développement – comme le fut celle d’Ermesinde – il faut craindre que les talents disponibles ne suffisent pas à couvrir tous les besoins. Aujourd’hui, il faut craindre au contraire que les débouchés ne soient ni assez nombreux ni assez variés pour que tous nos jeunes puissent mettre à profit leurs talents et leurs intérêts. Dans un temps où les efforts ne paient plus nécessairement, il ne faut pas baisser les bras, mais il faut donner envie, exiger de l’engagement et de l’excellence.

« Trois choses sont nécessaires à ceux qui étudient : la nature, l’exercice, la discipline. » écrit Hugues de Saint-Victor au temps d’Ermesinde. « L’aptitude vient de la nature, l’usage la fortifie, l’effort immodéré l’émousse, l’exercice équilibré l’aiguise. »<sup>67</sup> Cultiver l’aptitude demande un entourage attentif qui sache bien déterminer ses exigences. Quant à l’exercice, l’étudiant doit avoir une situation qui favorise la concentration, la mémorisation, la répétition, l’application, bref le travail. Voilà une valeur qui n’a plus forcément la cote. Pourtant, « ceux qui se consacrent à l’étude doivent posséder à la fois l’aptitude et la mémoire. Elles sont tellement associées l’une à l’autre quand on étudie une discipline, que si l’une manque, l’autre ne peut conduire à la perfection. »<sup>68</sup> C’est qu’il faut à la fois l’excellence et la base, l’une n’allant pas sans l’autre. L’art de parler fait partie de la base qu’il faut s’approprier, avec l’art de raisonner et de discuter. Là encore, le Moyen Âge et ses écoles peuvent servir d’exemple. On tend aujourd’hui à privilégier la créativité aux dépens de la qualité, l’originalité aux dépens de l’exécution. Or cela ne se peut que parce que trop souvent rien ni personne ne dépend de la qualité d’un travail si ce n’est, indirectement, la réussite scolaire personnelle de son auteur. Nous avons vu qu’à l’époque d’Ermesinde, « l’homme ne sait ni ne peut vivre seul », que « des liens forts entre parents et amis sont nécessaires ». <sup>69</sup> Economiquement, ces liens ne sont plus nécessaires aujourd’hui. Ils sont pourtant indispensables pour la motivation de chacun et pour la cohésion de l’ensemble. Il incombe à l’école de créer une communauté où le travail et la participation de tout un chacun constituent une nécessité, c’est-à-dire une communauté dont les membres dépendent effectivement les uns des autres. Une fois de plus, les communautés locales du Moyen-Âge sont intéressantes à considérer. Elles constituent notamment un modèle d’équilibre et d’égalité entre les différents métiers et en particulier entre les métiers intellectuels et les métiers manuels, bref entre tous les « arts », qu’ils soient « théoriques », « mécaniques » ou « pratiques ».

Finalement, la discipline. A propos de la discipline, Hugues de Saint-Victor commence par citer un dicton : « Les mœurs embellissent le savoir. » Par discipline, il faut entendre « règles

---

<sup>67</sup> *Didascalicon*, Cerf, p. 138-139 (III, 6-7)

<sup>68</sup> *ibid.* (III, 7)

<sup>69</sup> Claude Gauvard, *Le Moyen Âge*, Editions de la Martinière, 2010, p. 10

de vie », par opposition ou plutôt en complément aux « règles de l'étude ». Hugues poursuit : « Le principe de la discipline consiste dans l'humilité. (...) Il [l'étudiant] ne doit pas rougir d'apprendre auprès de qui que ce soit. Enfin, une fois qu'il domine la science, il ne doit pas mépriser les autres. »<sup>70</sup> Telles sont les principes de toute coopération fructueuse et motivante. Il appartient là encore à l'école de jeter les bases d'une attitude favorable à l'échange. Selon Hugues, il y a « trois sortes de lecture »<sup>71</sup> : « celle d'enseignant, celle de l'étudiant, celle du lecteur individuel. » Hugues explique : « Nous disons en effet : « Je lis un livre à cet homme », « Je suis une lecture de celui-ci » et « Je lis un livre ». »<sup>72</sup> Trois moments que l'école doit aménager et faire concorder : l'étude silencieuse et l'enseignement mutuel.<sup>73</sup> Autant de valeurs et de vertus qu'il est précieux de connaître et de propager. Autant de faits et de principes qui justifient les vers de Verlaine :

C'est vers le Moyen Age énorme et délicat  
 Qu'il faudrait que mon coeur en panne naviguât,  
 Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.  
 Roi politicien, moine, artisan, chimiste,  
 Architecte, soldat, médecin, avocat,  
 Quel temps ! Oui, que mon coeur naufragé rembarquât  
 Pour toute cette force ardente, souple, artiste !  
 Et là que j'eusse part - quelconque, chez les rois  
 Ou bien ailleurs, n'importe, - à la chose vitale.

---

<sup>70</sup> *Didascalicon*, Cerf, p. 144-145 (III, 12-13)

<sup>71</sup> Derrière le terme « lecture », il faut entendre art de vivre et d'étudier.

<sup>72</sup> *Didascalicon*, Cerf, p. 139 (III, 7)

<sup>73</sup> Il y a à présent un rapprochement à faire entre « l'exercice », « la nature » et la « discipline » de Hugues de Saint-Victor et la devise du lycée « effort, passion, amitié ».